

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com> Il est protégé par la législation sur les droits d'auteur.

Avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de la SACD, qui a reçu mandat de l'auteur et qui gère ses droits (pour la France). Pour les textes des auteurs membres de la SACD, cet organisme peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de la représentation, la structure d'accueil (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs et pour les représentations gratuites. Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Pour obtenir la toute dernière version à jour, corrigée ou complète, s'adresser à l'auteur : besancon.laurent@neuf.fr

Ce texte est offert gracieusement à la lecture. Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur, cependant, vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

**Le moyen
de
s'en défendre**

Comédie

de

Laurent Besançon

© 2018 Laurent Besançon

Les personnages :

Paul, époux d'Amanda

Amanda, femme de Paul

David, collègue de Paul

Géraldine, collègue de Paul

Scène 1

Dans un salon moderne, Paul, seul, lit un magazine en le tournant dans tous les sens.

Paul : Eh bien, dis donc, elle est jolie ! Quelles courbes, mes aïeux ! Oh, mais quel... diamant ! Et puis ce gâteau à la crème, c'est alléchant ! Si je ne me retenais pas, je le dévorerais ! Non, mais quel gourmand, quel gourmand ! Je vais passer à l'action, moi ! *On sonne à l'entrée.* Ah, ça doit être David, vraiment ponctuel, celui-là ! *Il ouvre la porte.*

David : Salut ! Alors, prêt pour la balade ?

Paul, peinant pour s'asseoir : Oui, oui.

David : Ça ne va pas ?

Paul : Disons... qu'il y a un os !

David : Ah, quel os ?

Paul : Des plus obtus !

David : Mais où ça ? Dans quelle viande ?

Paul : Ah, ah ! Sous le nombril.

David : Sous le nombril ?

Paul : Oui.

David : Tu, tu parles de ton nombril ?

Paul : Oui. Et c'est comme ça depuis la maternelle !

David : Tu vas bien Paul ?

Paul : Oh, oui ! Même trop bien ! Tu vois, c'est comme si très tôt on m'avait collé une valise ou plutôt une branche de gui ou de chêne, je ne sais pas, mais qu'à chaque fois qu'on la coupait la nuit, et bien elle repoussait le matin ! Comme le nez de Pinocchio !

David : D'accord... comme le nez de...

Paul : Mais oui, toujours il gesticule et jamais il n'arrête de croître !

David : Hum, hum... c'est un sacré poids que tu as là !

Paul : Ne m'en parle pas, c'est un calvaire plutôt.

David : Tu ne veux pas plutôt te changer les idées, sortir, courir un peu et te détendre ?

Paul : Non, non, je préfère me détendre ici.

David : Bon. Courons ici, alors. *Il trotte.* Et dans cette valise que tu traînes, il y a quoi ?

Paul : Du lourd, du très lourd ! Des chemises, cravates, pantalons, robes, chaussures, slips, collants, manteaux, bonnets, et même des soutiens-gorge !

David : Dis donc ! Des soutiens...

Paul : Oui ! Et puis des strings, des bas, des escarpins...

David : Mais tu la portes toute la journée ?

Paul : Mais oui, tout le temps, même la nuit !

David : Tu ne te reposes jamais, en somme.

Paul : Mais non, c'est l'enfer ! Tu veux bien arrêter de courir ? *David continue et fait de l'exercice.* Et puis, il y a aussi les fruits : des bananes, des oranges, des melons, des framboises ! Sans parler du raisin... Tu vois le raisin ?

David : Le blanc ou le noir ?

Paul : Le blanc, il est plus... gras !

David : Tu es sûr ?

Paul : Mais oui, et les pieds sont plus larges.

David : Alors, si c'est une question de pieds...

Paul : Bon, tu le vois ?

David : Quoi ?

Paul : Le raisin !

David : Oui...

Paul : Et bien, c'est pareil ! Si on ne le coupe pas, on le laisse se répandre et s'accrocher partout, partout, tu entends ? Et si on le coupe, sans le tuer, il devient plus gros, plus gros ! Il est comme un os de rhinocéros !

David : Tu ne veux donc pas couper ton... raisin ?

Paul : Mais on en a besoin des raisins, on en a besoin ! C'est ça le drame ! Seulement, il y en a qui dépassent leur carré de pré, qui ne restent pas dans les limites, qui montent les balustrades et vont voir chez les voisins si la terre ne serait pas plus fraîche. On n'y peut rien ! Mais arrête de bouger, arrête !

David : Quand tu décideras de sortir. Non, mais donne-lui moins à boire.

Paul : Moins à... ça n'est pas un chien ! Ses racines sont profondes, il a sa vie propre. Et c'est lui qui m'envahit... m'envahit... tout le corps... jusqu'au cerveau !

David : Bref, il te ronge de l'intérieur.

Paul : C'est ça, oui, tu as compris, je suis atteint d'une grave maladie.

David : Tu exagères peut-être un peu.

Paul : J'aimerais t'y voir, toi ! Mais tu n'es pas fabriqué comme moi, loin de là : nous ne sommes pas sortis du même moule, nous n'avons pas la même barre de...

David, *s'arrêtant* : Oui, bon !

Paul : On ne peut pas comparer...

David : Pourtant...

Paul : Non, non, rien à voir !

David : Tu sais ce qu'on dit ?

Paul : Sur ton...

David : Sur le tien ! Grand feuillage, petites grappes.

Paul : On s'écarte du problème, là !

David : Je ne sais pas si je suis bien placé pour en parler, car même modeste, je suis dans la même galère !

Paul : Ah, bon, toi aussi...

David : Pareil. Avec plus ou moins de racine, j'imagine, ou de fructification, mais même bateau.

Paul : Oh... ne coulons pas ensemble !

David : Et comment tu te sens, maintenant ?

Paul : Plutôt calme.

David : Calme ?

Paul : Ça ne paraît pas ? Parce que je me sens moins seul, peut-être...

David : Moins seul ?

Paul : Oui, merci d'être là, à mes côtés.

David : Paul, tu...

Paul : Voyons, que vas-tu imaginer ?

David : Je ne sais pas ; certains mangent ce qu'ils peuvent trouver, quand ils sont affamés.

Paul : Ne t'inquiète pas. En ce moment, je pense à du rôti.

David : Je suis du rôti ?

Paul : Mais non, de dindonneau !

David : Dindonneau ?

Paul : Ça sonne mieux que bœuf ou porc. Dinde o neau... c'est comme endives aux noix. Si je pense à quelque chose qui se mange, ça me calme.

David : Tu es sûr ? Pourtant, tu reviens souvent à la nourriture : raisin, rôti, noix... Ils ne te donneraient pas plutôt de l'appétit ?

Paul : No, no, no !

David : Et ce rôti, il est gras, bien cuit, long, gros, petit, avec ou sans ficelle ?

Paul : Tu te moques ?

David : Moi ? Non. Est-ce qu'il y a de l'os dedans ?

Paul : Dans quoi ?

David : Dans le rôti !

Paul : Oui, je crois.

David : Ah, tu vois, on y revient, à ton... os !

Paul : Oh, mais dis donc, oui !

David : Il y a un rapport entre tes goûts culinaires et ton os, c'est certain !

Paul : C'est sûr, tu as mis le doigt dessus !

David : Comment ça ? Sur ton...

Paul : Tu peux le dire ! Ça ne me gêne pas... os !

David, sursautant : Os !

Paul : Os !

David : Oui, bon, hum, hum ! Il y a donc un rapport ?

Paul : Oui, mais en tout bien tout honneur. C'est la gourmandise. Et donc, quand je pense à du rôti, je pense à mon os ; et quand c'est une dinde...

David : Tu y penses encore !

Paul : Mais alors, il faut que j'arrête de manger de la viande, c'est ça la solution !

David : Vraiment ? J'ai bien peur que si tu ne buvais que de l'eau comme aliment, tu verrais encore des plats en sauce et des panières de fruits se dandiner partout sur tes murs et dans les rues.

Paul : Oh, je suis gravement malade, David, je suis peut-être un schizophrène obsédé !

David : On n'en parle peut-être pas beaucoup, mais je trouve que tes images sont plutôt l'effet de cette drogue dure qui alimente ton... os.

Paul : Ah, le moyen de se sevrer ! Comment je pourrais faire ? C'est terrible ! Ça me rend fou ! Il ne se passe pas un jour, que dis-je, une heure, une minute, non, une seconde, sans que cette drogue me rappelle à l'ordre. Ah, je suis sous son emprise ! Au secours, au secours, à l'aide ! Puis, mon os ou plutôt mon hameçon, non, mon anguille, cherche toujours un endroit où se réchauffer ! Et toi, ton, il, tu... ça te tenaille autant ? Tu en fais des cauchemars ?

David : Plutôt des rêves. Et je n'en suis pas aussi atteint. Mais ton mal concerne une grande partie de la population masculine.

Paul : Nous sommes tous malades ? Oh, mais moi, ça me gêne !

David : Il y en a qui ne s'en plaignent pas.

Paul : Évidemment, si le tien est mou, tu ne risques pas de te cogner.

David : Merci. Non, je dirais plutôt qu'il est à point.

Paul : Et bien, pas très excitant tout ça ! Tu vois, le mien est extraordinaire, incomparable, un phénomène parmi les phénomènes !

David : Génial ! Donc, tu en es content.

Paul : Oui, il est beau ! Il m'a fait découvrir le monde, des trésors blonds, roux, noirs... des collines, des déserts, des plages ensoleillées, des montagnes abruptes, des rivières transparentes, des forêts amazoniennes, les petits chapeaux aussi...

David : Oui, bon ! Et tu veux le couper.

Paul : Mais jamais de la vie, je l'aime trop !

David : Et bien, pour quelqu'un qui ne le supportait pas il y a une minute.

Paul : C'est-à-dire qu'il en veut toujours plus : un lion jamais rassasié.

David : Tu n'as qu'à moins le nourrir et moins l'habituer.

Paul : Oh, mais j'ai essayé ! Et comme un loup affamé, il me tire en laisse dans tous les coins de la ville en me menant par le bout du nez pour trouver une boulangerie, des brioches, des religieuses, des...

David : Oh !

Paul : Enfin, tu vois, je suis comme dans un traîneau emporté par une meute de chiens affolés. Et impossible de l'arrêter !

David : Essayons de relativiser. Tout est normal, en fait.

Paul : Comment ?

David : Mais oui, ce serait le contraire qui ne le serait pas.

Paul : Ah ?

David : Nous sommes programmés pour avancer, créer, survivre... Pourquoi nous arrêterions-nous en si bon chemin ? Maintenant, c'est comme les voitures, il y en a qui ont plus de chevaux que d'autres et qui doivent respecter les piétons et les autres bolides.

Paul : Le cheval, c'est ça ! Sauter les obstacles ! Dépasser les croupes de devant ! Galoper, galoper, et toujours aller de l'avant... *Il hennit.*

David : Pau... Paul, ho, ho, là, tout doux mon beau, tout doux ! La course est finie !

Paul : Oui, ah, on ne se refait pas, toujours l'envie de gagner, d'être le plus beau, le plus fort !

David : Des fois, on peut se contenter de se balader en forêt sur les chemins, entre les arbres, à vélo...

Paul : Comment ? Oui, pour le coup, il y en a qui manquent de jus !

David : Merci !

Paul : Mais bon, je n'ai sûrement pas besoin de devenir papa chaque semaine.

David : Sauf si tu vas chercher les allocs !

Paul : Les allocs, non, mais les nounous, si ! Oh, mais qu'est-ce que je dis ? Tu vois, c'est comme les odeurs : quand je sens un rôti, j'ai faim ! Là, la voisine en cuisine sûrement un, bien potelé, juteux, avec de bonnes petites pommes de terre... Rôti, rôti... Et si je ne me retenais pas, j'irais avec une bonne bouteille lui goûter son... menu nu !

David : Son menu ? Tu as vraiment un très gros appétit.

Paul : Le moyen de s'en défendre ? Et pourtant, j'ai une belle cuisinière à la maison, gentille, affriolante et qui fait de bons gâteaux et un excellent pot au feu. Oh, la, la, la vie, c'est comme une boulangerie ou internet, tu n'as qu'à regarder, saliver et choisir tout ce qui te plait, enfin, si tu en as les moyens.

David : Et bien, si c'est comme ça que tu vois les femmes...

Paul : Oui, bon, qu'elles ne s'exposent pas alors !

David : Ah, le fameux débat ! Donc, c'est de leur faute, si tu les désires ! C'est de la faute de l'alcool, si tu bois comme un gouffre ! C'est de la faute du tabac, si tu fumes comme une centrale nucléaire ! C'est de la faute de...

Paul : Assez ! On n'est pas à ton cours de philo, là, suffit ! On voit bien que nous ne sommes pas dans le même bateau. Moi, je suis dans un hors-bord, un yacht, et toi, dans un chalutier, une barque à rames !

David : J'ai pourtant deux enfants.

Paul : Et puis, ce sont les tiens ?

David : Oh ! Ce sont peut-être les tiens ? Ce n'est pas parce que monsieur a les fesses sur une Cadillac que les autres roulent avec une trottinette !

Paul : Bon, qu'est-ce que je vais faire ? Quand je m'abstiens de penser à la chose, elle revient sans cesse m'embêter ; et quand je lui donne ce qu'elle veut, c'est pire, comme une drogue en fait ! Le moyen de se sevrer, sans me couper les...?

David : Pourquoi ne pas l'accepter, tout simplement ?

Paul : Qu'on me les coupe ?

David : Oui. Mais non, je plaisante. Je parle de ton état.

Paul : Mais je vais mourir d'overdose, moi ! Tu sais, tout à l'heure, je disais os, mais je peux aussi le nommer axe, proue, séquoia, gouvernail, étalon... Que sais-je ? Tiens, moteur à calots ! Non, l'important, c'est de ne pas se laisser mener par le bout du nez. Regarde, pour un navire, un capitaine le dirige ferme vers le port qu'il veut atteindre ; sinon, c'est comme une coque vide, chahutée par les vagues, qui peut couler sous l'une d'elles ou bien terminer sa course contre un récif, le naufrage quoi !

David : Alors, que suggères-tu ?

Paul : D'abord, ne pas se laisser tenter, euh, je veux dire ne pas se laisser emporter par des courants chauds. Et puis, de bien se tenir à la barre, euh, le gouvernail, enfin, tu m'as compris ! Voilà, se contenter de ce que l'on a chez soi. Ce n'est pas compliqué quand même !

David : Mais oui, c'est très simple.

Paul : Évidemment, si l'on est seul... on peut bien s'amuser, tout est possible alors, faire le fou, ne pas se poser de questions, tâter du terrain, explorer des territoires, conquérir de nouveaux espaces, l'aventure avec un grand Ah ! Oui, bon, j'en reviens au même problème, c'est le serpent qui se mord la... oui, bon ! Enfin, l'essentiel, c'est quand même de regarder où on met les pieds, les sables mouvants, les moustiques, les maladies, faut se couvrir et prendre des pilules, voilà !

David : Des pilules, toi !

Paul : Mais oui, contre le paludisme, la malaria, l'herpès, les boutons, la jaunisse, la grossesse... euh... Bon, je ne dirais qu'une chose, me concentrer uniquement sur ma femme et de manière convenable ; qu'il n'y ait d'abord qu'elle qui compte à mes yeux, et ne pas la comparer à un pot de pâte à tartiner.

David: C'est mieux pour le régime.

Paul : Voilà. Et personne ne grossira ! *Tout à coup, Amanda en tenue décontractée traverse la pièce en portant un panier de vêtements.*

Amanda : Bonjour, David. Toujours en train de courir ?

David. Bonjour. On devait le faire, mais...

Paul : Oui, c'est vrai. Mais là, j'ai une crampe et...

Amanda : Tu as encore trop tiré dessus. Laisse-moi regarder.

Paul : Non, non, ce n'est pas grave, ça va passer !

Amanda : Bon, je vous laisse, les coureurs. À plus tard.

Paul : David devait partir. Il n'en peut plus de galoper, ça le démange ! N'est-ce pas ?

David : Oui, oui, bien sûr, la ballade, le galop, les sauts d'obstacles... Allez, bonne lessive Amanda et au plaisir, Paul.

Paul : Au plaisir ! *David sort et Amanda passe dans une autre pièce.* Ah, ma chérie, nous ne sommes plus que tous les deux, c'est dimanche, on est tranquille...

Scène 2

Paul commence à se déshabiller tandis qu'Amanda revient avec une chemise à la main.

Amanda : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Paul : Ma chemise.

Amanda : Et ça ?

Paul : De la peinture ?

Amanda : Du rouge à lèvres, oui ! Je sais ce que c'est, j'en mets tous les jours.

Paul : C'est donc le tien.

Amanda : Le mien ! Oui, je me suis amusée à embrasser le col quand tu n'y étais pas ! Hum, Humm... Et en plus, il reste après le lavage ; tu ne t'y attendais pas, hein ? Quand est-ce qu'on s'est bécotés la dernière fois ? Tu vois, tu ne t'en rappelles plus. Par contre, monsieur passe son temps à mirer les belles plantes, je le sais, la voisine me l'a dit ; à baver comme un cabot devant certaines émissions coquines, ne dis pas le contraire, je t'ai vu, au lieu de venir me câliner dans le lit. Paul, tu me trompes ! Encore ! Toujours ! Ah, ça, non mais !

Paul : Je te trompe, je te trompe... tu me prends pour un éléphant, ou un bonobo ? Tu crois vraiment que j'aurais laissé traîner ma chemise pleine de baisers dans le linge sale ?

Amanda : Et oui ! Tu m'as fait le même coup, il y a un an, avec des mots doux sur une facture en me disant que c'était un poème que tu m'avais écrit, sauf que ce n'était pas ton écriture, menteur, traître ! Et là, tu vas me dire que tu t'es amusé à te mettre du rouge à lèvres et à embrasser ton col tout seul ? Tu deviendrais Narcisse homosexuel ?

Paul : Homo, moi ?

Amanda : Oh, eh, on en a vu d'autres ! De nos jours, mariage pour tous, alors...

Paul : Mais non, mais non, je préfère les femmes ! Enfin, une...

Amanda : C'est ça, essaie de te rattraper. Mais là, tu vas tomber, mon petit bonhomme ! Te ramasser comme une vulgaire serpillère dégoulinante de ridicule, splash !

Paul : Ça y est, ça fait du bien ? Tout ça parce que David a mis de la peinture sur ma chemise. Du délire, du fantasme, de la parano ! Tu ne te rappelles pas que je l'ai aidé à repeindre son appartement cette semaine ?

Amanda : Ah, oui, en rose ou en rouge ?

Paul : Pourquoi pas ? C'est moderne. Mais c'est de la Glycéro. *Il tapote sa chemise.* Elle est dure à enlever, elle ne part pas comme ça, la vilaine ! Je lui avais dit de faire attention. Mais tu le connais.

Amanda : Je le connais ? Tu parles. Et tu peins avec cette belle chemise, toi ?

Paul : Non, je l'avais enlevée, tu penses. Je l'avais en partant. Et en me saluant, tout content du boulot, il agitait son pinceau, et que je te mouline et que je te mouline comme un chef d'orchestre, il s'y croyait, et vlan, sur le col ! C'était un accident. Pas sympa, le David, non, pas sympa !

Amanda : Ce que tu peux être imaginatif !

Paul : Tu veux qu'on aille chez lui ?

Amanda : D'accord. Mais tu ne dis pas pourquoi.

Paul : Mais si ! Que ma femme est jalouse comme un furoncle !

Amanda : Bravo pour la poésie !

Paul : Comme un champignon sur le chêne.

Amanda : Génial !

Paul : Comme une araignée sur sa toile.

Amanda : Silence !

Paul : Allez, on y va ! Ou alors, si tu préfères, on pourrait la faire expertiser par la police.

Amanda : En plein flagrant délit, tu arriverais encore à me tourner en ridicule : que la voisine a abusé de toi, qu'elle te harcèle, ou bien, qu'elle essayait notre matelas en petite culotte pour en acheter un, ou bien, que tu nageais dans son parfum pour m'en offrir un, ou que tu étais au cinéma avec ta collègue pour tester un film avant de m'y emmener ou bien, ou bien, ridicule ! J'arrête là, je suis en dessous de la vérité. Tu me navres.

Paul : Là, c'est toi qui es imaginative.

Amanda : Continue tes simagrées, ça te va si bien. J'aurais dû m'en douter, tu étais distant depuis quelques semaines.

Paul : Distant ! Tu veux dire... distant ?

Amanda : Eloigné, retiré, perdu, muet, huitre, étranger, pas touche, quoi ! Tu ne me regardes plus, ne me parles plus, ne me désires plus, ne remarques

même pas les petites perches que je t'offre, non tu ne fais plus attention à moi, bref, tu n'es pas avec moi ! Avec qui es-tu alors ?

Paul, langoureux : Oui, c'est vrai, je l'avoue, je te trompe. Je couche avec le travail et il me travaille beaucoup.

Amanda : Oh, oui, tu gagnes bien, tu es souvent chez toi, tu es ton propre patron... Quelle pression ! Et ce qui m'inquiète, c'est que tu passes le plus clair de ton temps sur ton ordinateur. Tu crois que je ne le sais pas ? Je sais beaucoup de choses, au contraire de toi.

Paul : Voyons, mon amande...

Amanda : Arrête ton numéro de matou ! On ne m'achète pas, moi, avec des cabrioles ! Non, tu ne m'auras pas !

Paul : Mais internet, je n'y fais rien de scabreux, je me documente.

Amanda : Ah, parce que se documenter, ça veut dire regarder les promos sur des collants et des jupettes ? Ça n'était sûrement pas pour moi parce que tu ne m'as rien offert depuis des mois ! Et les vidéos avec les petites secrétaires se dandinant sur le bureau de papy, tu recrutes ? Sans parler de la petite infirmière qui au lieu de porter une blouse, pique les fesses de tonton en porte-jarretelles !

Paul : Mais qu'est-ce que tu insinues ?

Amanda : Tu le sais, goujat, hypocrite, menteur, déloyal, vicieux, obsédé... petit zizi !

Paul : Petit zizi, moi !

Amanda : Incapable de voir plus loin que le petit bout de son nez ! Figure-toi que tu as laissé des traces sur les pages d'accueil de ton serveur. Je ne suis pas idiote !

Paul : Des traces ? Ah ! Oh, mon canard, elles doivent être là depuis un moment, je t'assure.

Amanda : Quoi ?

Paul : Mais oui, voyons, je ne me rappelle pas avoir été sur ce genre de site

depuis très longtemps, avant que l'on se rencontre, au moins, vraisemblablement.

Amanda : Ah ? Euh...

Paul, *l'embrassant* : Oh, ma chérie, pourquoi tu ne me fais pas confiance ? C'est pourtant là-dessus que réside le ciment d'une relation. Sinon, le couple est tel un radeau qui tangué, qui tangué, et qui au bout du compte chavire dans un précipice avec ses deux amoureux.

Amanda : Muoui...

Paul : Mon petit ange...

Amanda : Oh... !

Paul : Tiens, tu sais ce que nous allons faire ? Un bon petit plat.

Amanda : Ah, lequel ?

Paul : Surprise... *Il sort vers la cuisine.*

Amanda : Oui, tu as intérêt à me gâter pour te faire pardonner, perfide ! Qu'il y ait de la matière et du goût pour que j'avale la pilule sans m'étrangler, sinon, toi, tu vas déguster du chocolat au poivre et au citron ! Je ne suis pas dupe, mon petit Paulo. Si tu crois que je suis gourde et aveugle, tu te goures ! Mieux vaut pour toi que ton poulet aux morilles ou ta salade de pignons ne me soient pas indigestes, car mes remontées gastriques risqueraient de te rendre vert et de t'asphyxier, enjôleur de pacotille !

Paul, *revenant* : Alors, ma petite mésange aux plumes jaunes, rouges, bleues, tu te sens mieux ?

Amanda : Mais oui, comme une poule au pot.

Paul : On dit coq en pâte.

Amanda : Je ne suis pas un coq, je suis une femme, je te signale ! Qu'est-ce que tu mijotes ?

Paul : Ah, c'est secret défense...

Amanda : J'ai terriblement faim.

Paul : Tu ne sauras rien...

Amanda : Allez, et je te fais un poutou.

Paul : Un pou...

Amanda : Approche. *À part.* Qu'il est facile à berner cet obsédé !

Paul : Ma petite poulette...

Amanda : Mon poussin... Tu peux aller te faire cuire un œuf, faucon ! *Elle s'envole dans la cuisine.*

Paul : Mais enfin, Amanda ! Je n'y tiens plus, je n'y tiens plus ! Moi qui pensais l'embrasser et caresser son petit duvet, elle me jette comme une vieille chaussette ! Et toutes ses simagrées sur mes petites libertés extra conjugales... je ne suis pas en prison, tout de même ! Elle ne pense qu'à elle, c'est insupportable ! Si elle savait ce que j'endure à longueur de journée. Que des tensions ! Des mollets blancs, jaunes, marron, des collants beiges, gris, noirs, des chemisiers, des décolletés, une épaule, des lèvres roses, rouges, des tensions ! Des yeux bleus, verts, petits, en amande, des cheveux blonds, bruns, noirs, longs, courts, encore des tensions ! Des genoux ronds, pointus, des jupes serrées, des joues douces et lumineuses, des mains longues, fines ou potelées... des tensions, des tensions, toujours des tensions ! Ah, suffit, arrête d'y penser ! Oui, ça va mieux. Respire. Ah, ça fait du bien ! Et puis, cette cliente à la boulangerie, aujourd'hui, avec cette chevelure blonde telle une cascade de rayons chaleureux, ses petites lunettes roses devant son regard bleu ciel, son petit sourire en coin... Mais stop, stop, stop, obsédé !

Amanda, *revenant* : Que dis-tu ?

Paul : Que... ce que... je dis ?

Amanda : Oui, sourire, lunettes...

Paul : Ah, oui ! Que des lunettes ne relèvent pas forcément un sourire ou un sourire ne relève pas...

Amanda : Mais à quoi penses-tu ?

Paul : À... moi !

Amanda : À toi ?

Paul : Pour une fois que j'y songe !

Amanda : Pourtant, tu ne les mets pas souvent. Tu verrais peut-être mieux les choses.

Paul : Quelles choses ?

Amanda : Moi, par exemple, au lieu des formes.

Paul : Ah, mais je te vois, je ne vois que toi !

Amanda : Oui, mais derrière cette peau, regarde mieux, il y a une personne, un cœur qui vibre : j'ai des envies, des joies, des déceptions aussi... comme aujourd'hui. Mais, on mange ? J'ai une faim de tigresse !

Paul, à part : Si elle pouvait dire vrai. *Ils sortent et la lumière s'éteint doucement.*

Scène 3

Paul, en caleçon, rentre doucement en allumant une petite lumière.

Paul : Je ne tiens pas en place, ça me démange, ah, ce que ça me démange ! Pire que des fourmis ! Je me lave les dents, et hop, ma brosse monte toute seule ; je me couche, et toc, la couette s'élève comme un volcan ; je m'endors, et pim, je ne rêve que de semer la petite graine dans un champ de coquelicots ! Ça n'en finit jamais, jamais ! Du matin au soir et du soir au matin ! J'aimerais bien que cette excitation cesse ! Amanda n'est pas dispo et je ne veux pas jouer du hochet. Pas ce soir ! La folie me guette ! Bon, je vais aller sur internet et voyager un peu. Mais non, pas internet, trop de tentations ! Et en pleine nuit, Amanda risque de me surprendre. Concentre-toi ! Ah, je vais regarder la télé et ça passera. Oh, non, c'est même pire, à cette heure, il doit passer des émissions lubriques et sur grand écran en plus ! Je tourne en rond, je tourne en rond ! Qu'est-ce qu'il me reste, qu'est-ce qu'il me reste ? Un livre ? Non, trop de mots. Boire un coup ? Non, ça m'assomme. En même temps, je m'oublierai peut-être un peu. Voilà, la facilité, quoi ! J'en ai marre, mais j'en ai marre ! Ah, je sais, je vais manger une pomme, la croquer ! Au moins, je penserai plus à mon ventre qu'à la petite bête. *Il prend une pomme dans une corbeille.* Elle, au moins, n'est pas très excitante. Mais, elle est bien ronde... sa peau est délicate, parfumée... Viens-là, toi !

Amanda, *apparaissant en pyjama* : Mais qu'est-ce que tu fais ?

Paul : Je... mange une pomme. Ça ne se voit pas ? *Il croque le fruit.*

Amanda : À cette heure-ci ?

Paul : Il n'y a pas d'heure pour croquer la pomme...

Amanda : Moi, j'ai envie d'une banane. *Il s'étrangle à moitié.* Qu'est-ce que tu as ?

Paul : J'ai avalé un pépin de travers !

Amanda : Tant mieux ! *Elle prend une banane dans la corbeille et l'épluche.*

Paul : Comment ?

Amanda : Je croyais que tu t'étranglais.

Paul : Non, désolé. *Elle regarde la banane, la tâte et la sent.* Tu ne la manges pas ?

Amanda : Je vérifie si elle est mûre.

Paul : Et elle l'est ?

Amanda : Quoi ?

Paul : La banane !

Amanda, *l'épluchant langoureusement* : Oui. *Paul les regarde intensément.* Quoi ?

Paul : Tu m'en donnes un morceau ?

Amanda : Euh... non, fruit défendu ! Prends-en donc un autre, tu sais si bien le faire.

Paul : Normal, si tu m'affames.

Amanda : Pourtant, la corbeille est toujours disponible, tu n'as qu'à te servir ! Mais pas ce soir !

Paul : Comment ? Zut ! Il n'y a plus de fruits ! Bon, à défaut de mandarines ou de melons, je vais tâcher de me rendormir dans les pommes, pauvre poire que je suis. *Il sort, la tête basse.*

Amanda : Fais de beaux rêves, vilain petit oiseau ! Ce sera peut-être plus que des melons ou autres framboises que tu perdras, semeur de vices, mais tes cerises ! Quand je les aurai broyées entre mes mains, elles ne seront même plus bonnes pour de l'eau-de-vie ! Ça t'apprendra à les étaler devant n'importe quelle roucouleuse, sac à graines ! On ne se joue pas d'une femme comme d'un tambour ! Ma peau est bien vivante et mon âme chante ! Si tu n'en respectes pas le grain et le ton, tu n'obtiendras de moi que des râles ou des jurons ! Il y a un idiot qui oserait dire le contraire ? *Elle sort.*

Noir.

Scène 4

On découvre Géraldine, assise dans le canapé avec des papiers dans les mains et Paul, debout, la regarde.

Géraldine : Dis-moi Paul.

Paul : Oui ?

Géraldine : Tu as vu monsieur Joyaux, ces temps-ci ?

Paul : Euh... oui... Pourquoi ?

Géraldine : Il a changé, quelque chose le préoccupe.

Paul : Tu crois ?

Géraldine : Oui. Depuis qu'il a embauché cette fille, il n'est plus le même.

Paul : Tu as peur qu'elle prenne ta place ?

Géraldine : À quel niveau ? Parce que moi, je ne suis pas du genre à me glisser sous un bureau pour renouer les lacets de monsieur, si tu vois ce que je veux dire !

Paul : Non ?

Géraldine : Mais enfin, tout le monde le sait sauf toi ! Ce n'est un secret pour personne. Et ça me rend furieuse de le voir se pavaner comme un paon dans les couloirs devant cette dinde alors qu'il est marié !

Paul : Ça ne nous regarde pas. Chacun fait comme il a envie du moment que ça ne tue personne.

Géraldine : Ça ne nous regarde pas, ça ne me regarde pas ! Je suis une femme, et en tant que telle, je suis ulcérée de voir l'une d'elles débaucher un mari, père de famille par-dessus le marché ; voler un mari à une épouse qui doit être chez elle à baigner, à nourrir, à cajoler ses petits, pendant que monsieur joue au papa et à la maman avec sa secrétaire, jongle avec les mandarines de la demoiselle, comptabilise les points en la prenant pour un billard tandis qu'elle se gausse d'avoir trouvé un beau pigeon pour Noël ! La garce ! *Elle mime des baisers en direction de la bouche de Paul et essaie même de l'embrasser.*

Paul : Oh, Gé, Gé, Géraldine ! Mais, mais...

Géraldine : Tu as peur ? Peur de quoi, hein, mon bel écureuil ?

Paul : Enfin, voyons, Gégé, tu n'y penses pas ? Je ne suis pas le patron !

Géraldine : Ça ne te regarde pas ! Tu l'as dit tout à l'heure !

Paul : Hein ? Mais, mais, mais, tu mélanges tout ! Calme-toi, Géraldine ! Et puis là, pour le coup, ça me regarde, nous sommes chez moi, pas au bureau !

Géraldine : Ah, voilà, voilà, nous serions ailleurs, tu serais mon lapin blanc, mon doudou, ma nuisette, mon banana split, mon martinet et moi, ta poupée Barbie !

Paul : Arrête, arrête, ça me regarde, là ! Je ne suis pas ton martinet et tu n'es pas ma poupée, turlututu !

Géraldine : Ça te regarde ou ça ne te regarde pas ?

Paul : Ca dépend dans quel fauteuil je suis assis.

Géraldine : Et là, tu es où ? Dis que si tu étais cocu, ça te regarderait, vilain petit renard ! Dis que si tu étais chez moi, au chaud, en toute discrétion, tu me dévoilerais ce que tu caches de plus mignon sous ta mascarade !

Paul : Et bien ! Toi qui critiquais une femme qui sautait sur un homme marié.

Géraldine : Je ne vois pas le rapport, tu n'as pas d'enfants !

Paul : Pas encore...

Géraldine : Pas encore...

Paul : Et puis enfants ou pas, je suis marié !

Géraldine : Mais oui, marié à la vie !

Paul, *à part* : Retiens-toi, Paulo, mais retiens-toi !

Géraldine : Paul, Paul, embrasse-moi, grand fou !

Paul : Tu perds la raison !

Géraldine : Oh, quel chichi, je sais que tu en es !

Paul : Que j'en suis ?

Géraldine : Du trousse-jupe, de la gaudriole, du pincement de lèvres, du massage à l'huile, d'une partie de pétanque, du billard à trous... Tu crois que je ne sais pas qu'avec la dernière secrétaire...

Paul : Chut ! Et puis ce sont des ragots, voilà ! Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ? C'est du harcèlement !

Géraldine : Oui, mais chez toi, j'ai la permission. Il ne me manque plus que le fouet et les chaînes pour t'émanciper, petit vaurien !

Paul, *à part* : Ne te laisse pas séduire, Paul, ne te laisse pas posséder ! Contrôle la situation, contrôle ! Le moyen de s'en défendre. Calme-toi, Paul, calme-toi ! *Tout haut*. Tu ne sais donc pas qu'Amanda pourrait rentrer d'un moment à l'autre ?

Géraldine : Tout de suite les grands mots. Mais quelle mouche te pique mon petit Paulo ? Je crois que ta réputation n'est plus à prouver. Et que d'habitude, tu ne rechignes pas à déguster une parfaite friandise sucrée.

Paul : Je suis au régime, là ! Je veux me sevrer, là !

Géraldine : Taratata ! Quand on est gourmand, c'est pour la vie ! Tu as vu ces beaux melons ?

Paul : Ah, je ne veux pas les voir, je ne veux pas ! Je n'ai pas faim, non, je n'ai pas faim ! Je n'ai pas soif non plus ! Ils sont pourris, ils ne sont pas mûrs !

Géraldine : Et ses fraises, elles ne te tentent pas ? Tu ne grossiras pas, je te le promets.

Paul : Des fraises... Je... je... je suis marié, un point, c'est tout !

Géraldine : Comme si le diable devenait tout à coup fidèle. La prochaine fois, j'essaierai au bureau ou je t'inviterai chez moi, je suis certaine que tu n'auras plus ton alliance, homme fidèle. *On sonne à la porte d'entrée.*

Scène 5

Paul ouvre la porte et laisse apparaître David.

David : Dis donc, Géraldine est là ! Avec ton appétit d'ogre, tu n'as pas craqué ?

Paul : Pas le moins du monde, je maîtrise.

David : Ah, ça y est, tu, tu y arrives ? Parce qu'elle est plutôt attirante, non ?

Paul : Si, si, magnétique !

David : Mais je ne suis pas venu pour elle !

Paul : Ah, non ?

David : Et bien, non ! *Haut.* Tu connais la nouvelle ?

Paul : La secrétaire ?

David : Ah, tout de suite ! Pour mon avancement !

Paul : Ton avancement ?

David : Je suis monté en grade, mon pote ! Maintenant, je suis chargé du développement !

Géraldine : Bravo, mon cher David !

David : Alors, je vous paie mon pot demain après le boulot ! Vous en êtes ?

Paul : C'est-à-dire que...

Géraldine : D'accord ! On ne va pas rater ça, n'est-ce pas Paul ?

Paul : On ne devrait pas, en effet.

David : Génial ! À demain, alors ! Et pas de bêtises... *Il sort.*

Géraldine : Ah, ce David ! Il est bien quand même, un qui ne se la pète pas. Et puis, quel charme ! Il amène du pétillant partout où il passe.

Paul : Oh, oh...

Géraldine : Non, mais c'est vrai. Il est sympa, drôle, dynamique, bien intégré dans l'entreprise...

Paul : Tu as le béguin pour lui ?

Géraldine : Je ne sais pas. Il ne me laisse pas indifférente. En tout cas, s'il m'invitait à boire un Paul avec lui, euh... un pot, je dirais oui !

Paul : Et bien, quelle girouette !

Géraldine : C'est moi que tu traites de girouette ?

Paul : Mais oui ! Comme tu y vas ! Il n'y a pas cinq minutes, tu me faisais du gringue, et maintenant tu en pinces pour David. Avoue que tes plumes frétilent au gré du vent.

Géraldine : Et alors, qu'est-ce que ça peut te faire, nigaud ? Tout à l'heure, tu t'en fichais pas mal de mes plumes !

Paul : Là n'est pas la question ! Tu retournes bien ta... ton popotin !

Géraldine, *le giflant* : Et toi, qui m'as fait de l'œil pas plus tard qu'hier ! Hypocrite ! Infidèle !

Paul : En tous cas, David, tu le connais à peine.

Géraldine : Qu'est-ce que tu en sais ? Et puis d'abord, je ne te dois rien. Je ne suis pas ta fille, pi-pi-pi !

Paul : Allez, danse, paille, il n'empêche que tu as le béguin pour lui.

Géraldine : Et alors ? C'est bien toi qui ne voulais pas de moi, non ? Et puis, d'abord, je suis libre, moi !

Paul : Je... je...

Géraldine : Bon, je sais ce que je vais faire.

Paul : Ce que tu vas faire ?

Géraldine : Je vais le séduire et sortir avec lui ! Enfin, là, c'est plutôt lui qui me séduit.

Paul : Quoi ?

Géraldine : Dès ce soir !

Paul : Girouette ! Girouette !

Géraldine : Dégonflé !

Paul : Pingouine !

Géraldine : Une quoi ?

Paul : Pingouine ! Pingouine ! Pingouine !

Géraldine : Ça n'existe pas.

Paul : Tu n'as qu'à réfléchir un peu.

Géraldine : Je vois, mou du... mou du... vermisseau !

Paul : Ah, ah ! S'il y a bien quelque chose chez moi qui n'est pas ramolli, c'est mon... anaconda !

Géraldine : Mais oui, cause toujours ! Tu as les chevilles dix fois plus grosses en attendant. Pour moi, c'est un lombric en hibernation, il ne creuse pas beaucoup !

Paul : Ça dépend du terrain, s'il est bien placé, s'il est tendre et qu'il fait beau ; et puis, c'est tout !

Géraldine : Dis que mon jardin est en friche ! Je le cultive, il produit de jolies petites fleurs, il sent bon.

Paul : Bon, bon, la question n'est pas là. Ton jardin, ton potager, ton champ de pommes de terre...

Géraldine : Ne sois pas vulgaire !

Paul : Tu n'as qu'à le louer !

Géraldine : Comment ?

Paul : L'entretenir, si tu préfères, mais en dehors de ces murs !

Géraldine : C'est ce que je me tue à te dire depuis tout à l'heure, avec David, puisque le jardinier de cette maison n'a plus de bêche, de pelle, de râteau, d'arrosoir et même... d'engrais !

Paul : Oh, on nage en pleine culture ! Cela suffit !

Géraldine : Je suis bien d'accord ; en tout cas, je lui donnerai sa chance. Après tout, il est gentil de s'intéresser à moi. Et puis, il arrive trop souvent que quelqu'un vous plaise, mais ne vous aime pas ; alors, que là, je sens bien la réciprocité. Je ne raterai sûrement pas le coche !

Paul, à part : Je ne vais pas y arriver, non, je n'y arrive pas !

Géraldine : Qu'est-ce que tu dis ?

Paul, s'étranglant : Ah.... !

Géraldine : Qu'est-ce que tu as ?

Paul, se transformant : Ah... Euh...

Géraldine : Paul, tu me fais peur !

Paul : Je...

Géraldine : Tu...

Paul : Tu...

Géraldine : Je...

Paul : On boit un verre un soir, après le travail ?

Géraldine : Quoi ? Tu vas bien ?

Paul : Très bien ! Comme un charme !

Géraldine : Ahurissant ! Tu disais donc ?

Paul : Oui, un p'tit verre pour se connaître mieux.

Géraldine : Je ne sais quoi dire.

Paul : Ne dis rien ! Ou plutôt si, dis oui !

Géraldine : Tu avais pourtant l'air ferme tout à l'heure.

Paul : Ferme, oui. Maintenant, c'est main tenante...

Géraldine : C'est joliment dit.

Paul : Tu m'inspires.

Géraldine : Oh, flatteur, va ! Mais ce soir, je ne peux pas, je vois ma mère. Je ne l'ai pas vue depuis si longtemps, c'est fou comme le temps coule, coule, pire que la Seine...

Paul : Tu ne penses plus à David ?

Géraldine : David, David ? Ah, oui, suis-je bête ! J' ai peut-être dit des choses pour te taquiner. Oublions cet arriviste et pensons plutôt à nous. *Ils se rapprochent. Amanda sort de la chambre avec un dossier vers la sortie. Ils la regardent passer, hébétés.*

Amanda : Oh, mais vous êtes là ?

Paul : Oui, il y a des problèmes informatiques au bureau, alors on travaille ici.

Géraldine : C'est pratique.

Amanda : Bien plus confortable, au chaud.

Paul : La pratique, il n'y a que ça de vrai ! On ne perd pas un instant !

Géraldine : Oui, on est plus... concentrés !

Amanda : Mais si on n'y prend pas garde, on peut aussi facilement se distraire. N'est-ce pas Paul ?

Paul : Impossible ! Nous sommes sur un gros projet et nous en discutons justement !

Amanda : Ah, lequel ?

Paul : De l'émancipation des kangourous !

Amanda : Hein ?

Paul : Mais non, je rigole. Je ne voudrais pas t'embêter. Bon, on parlait d'élargissement des réseaux informatiques via les systèmes nano technologiques à travers les couches subatomiques du monde entier... Tu vois ?

Amanda : Ah, c'est... bien.

Paul : Et toi, tu, tu... es là ?

Amanda : Oui, je suis là ! Quelle question !

Paul : Ce... le... En fait, tu n'es pas allée au...

Amanda : J'y vais ! Comme ça, vous pourrez finir tranquillement.

Paul : Oh, mais, tu ne nous déranges pas.

Amanda : Si, si, les nonano, teclonogiques... ne peuvent pas attendre ! Ah, j'y suis arrivée ! Bonne journée ! *Elle sort.*

Suite et fin à la demande : besancon.laurent@neuf.fr
Précisez-moi nom et lieu de votre compagnie.

Né à Paris, Laurent Besançon entame d'abord une carrière de technicien en informatique. Il suit ensuite les cours Florent (et des stages avec Jack Waltzer ou le studio Pygmalion...) pour devenir comédien ; il y débute sur scène notamment dans *Greek* de Steven Berkoff ou *Les cancanes* de Goldoni... Puis il travaille avec divers metteurs en scène comme Eugène Green ou Colette Roumanoff et des compagnies de théâtre pour jouer Corneille, Molière, Musset, Shakespeare, Jean-Pierre Martinez, Maeterlinck... Il tourne également pour le cinéma et la télévision dans de nombreuses productions comme *Arsène Lupin*, *Palais Royal*, *Les liens du sang*... ou encore *Joséphine ange gardien*, *Dame d'atout*, *Au nom de la vérité*... Depuis 2008 il écrit également romans et pièces de théâtre.

Du même auteur :

Mystérieux signes - Roman

Escale sur terre - Roman

Pour se trouver - Théâtre

Le moyen de s'en défendre - Théâtre

Pris dans la toile - Théâtre

Au bord de l'eau - Théâtre

Un besoin d'amour - Poèmes

Suivez son actualité sur :

www.laurentbesancon.com

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle. Toute contrefaçon est passible d'une condamnation allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.

ISBN 978-2-9548497-5-1

© 2018 Laurent Besançon